



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 56
4ème trimestre 2010

SOMMAIRE

- | | | |
|-------|---------------------------------------|---|
| p. 3 | Éditorial | Venceslas Kruta |
| p. 6 | Journée d'Étude 2010
Compte-rendu | Philippe Jouët |
| p. 13 | Projet de voyage en Bavière | |
| p. 14 | Compte-rendu du voyage
au Portugal | Annie Desforges
Jaroslava Josypyszyn |
| p. 21 | Conférences et visites | |

Médillon : Revers d'une monnaie d'or des Parisii
(cliché : J.L. Godard)

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études en Sorbonne

Sciences historiques et philologiques

Secrétariat : 19 avenue du Général Leclerc, 75014 Paris F



01 43 21 42 77

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †

M. Paul-Marie DUVAL †

M. Léon FLEURIOT †

M. Michel LEJEUNE †

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

Membre d'honneur du conseil scientifique

Membre d'honneur du conseil scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Vice-président. Trésorier

Secrétaire général

Trésorier adjoint

Secrétaire administratif

Secrétaire

Secrétaire

Membre consultant

Membre du bureau

Membre du bureau

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

M. Michel EGLOFF

Mme Brigitte FISCHER

M. Jean-Jacques CHARPY

M. Jean HAUDRY

M. Jacques LACROIX

M. Jean PIEUCHOT

Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

Mme Michelle HINGANT

Mme Nicole JOBELOT

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

M. Jacques TRETON

M. Philippe LALOUETTE

Mme Jacqueline GIRARD

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Rédacteur adjoint

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Études Celtiques

Secrétariat : 19 avenue du Général Leclerc – 75014 Paris F

I.S.S.N. 1270 - 8291

EDITORIAL

Chers amis,

Tout d'abord, en ce début de l'année 2011, recevez les vœux les plus sincères et cordiaux du Bureau et du Conseil d'administration de notre association. Votre soutien a été déterminant dans le succès de la journée d'études du 15 mai 2010 et nous sommes heureux des appréciations élogieuses sur le voyage à la recherche des Celtes du Portugal. Malgré un temps pluvieux et souvent maussade, vous avez su maintenir la bonne humeur et un climat amical sans faille.

Cela constitue un encouragement essentiel pour la poursuite de nos activités dans cette nouvelle année, la vingtième de l'existence de notre association sous sa forme ouverte à un large public. En effet, cette refondation a eu lieu en 1991, à l'occasion de l'organisation à Paris du IX^e Congrès international d'études celtiques. Quelques-uns d'entre vous, membres fondateurs de l'Association, se souviennent bien de cette entreprise qui doit son succès à leur engagement sans réserves. Il me plaît d'évoquer non seulement ceux qui sont toujours parmi nous, notamment les infatigables Josette et Jean Pieuchot, solides piliers de notre Association, mais aussi ceux qui nous ont quittés mais restent présents dans notre mémoire : parmi eux, René Coutelle, l'homme qui a su relever courageusement les défis du vin et du fer à cheval, a laissé un souvenir particulièrement fort et toujours vivant.

La journée d'étude de cette année devrait être l'occasion de rappeler le dévouement de ces courageux compagnons de route sans lesquels notre Association n'aurait jamais pu survivre aussi longtemps et aussi bien.

Cette prochaine journée d'étude se déroulera, grâce à l'obligeance de Jacques Tréton, le samedi 14 mai à l'endroit habituel, autour du thème « *L'idéal héroïque des Celtes, ses racines et ses expressions dans l'art et la littérature à travers les âges* ». Comme c'est toujours le cas dans nos rencontres, des spécialistes reconnus de différents domaines de la recherche présenteront leurs points de vue sur un sujet qui est considéré, à tort ou à raison, particulièrement important pour la compréhension du monde des anciens Celtes.

Nous envisageons également, sous la conduite efficace et désormais éprouvée de Jaroslava Josypyszyn de continuer nos voyages selon la formule employée pour le dernier voyage d'une durée de 2-5 jours. Ce voyage, qui devrait avoir lieu fin septembre-début octobre de cette année, serait consacré aux Celtes dans le sud de l'Allemagne, avec Munich et ses musées, ainsi que le nouveau musée *Kelten-Römer* de Manching, le site voisin de l'oppidum et des visites de châteaux de Louis de Bavière. Ceux qui seraient éventuellement intéressés peuvent prendre contact dès maintenant avec Jaroslava de sorte à ce que nous puissions leur adresser par courriel ou par lettre le programme dès l'établissement de sa version définitive, qui précédera probablement la sortie du prochain Bulletin.

Une exposition de prestige «*Celti d'Italia e d'Oltralp*» se tiendra au Palais royal de Milan, au printemps 2012. La destination du voyage en 2012 est donc toute trouvée : ce sera Milan. Pour la date, ce pourrait être avant ou après Pâques. En plus de l'exposition, les participants pourraient visiter d'autres lieux et pousser peut-être jusqu'à Vérone ou le Haut Adige (musée de Bolzano avec Ötzi «l'homme des glaces»). La formule consistant à rayonner à partir d'un point fixe, comme au Portugal, est à envisager parce que moins fatigante. Dans le même ordre d'idées, le déplacement Paris-Milan devrait être prévu par TGV plutôt que par avion.

Je tiens encore à saluer en ce début d'année le travail considérable accompli par Jaroslava et Annie Desforges pour préparer et mettre en ligne nos publications. Par ce moyen, vous pouvez les recevoir plus rapidement et pour nous à moindres frais. La mise en forme de publication des Actes de la dernière journée est en cours, nous espérons pouvoir vous avertir de sa parution dans le prochain Bulletin.

Nous n'augmentons toujours pas le montant des cotisations. Nous vous demandons toutefois, comme c'est désormais la règle, de bien vouloir exprimer votre soutien en la réglant à la réception du formulaire d'adhésion (joint à ce Bulletin). En effet, c'est seulement en sachant exactement de quelle somme nous pourrions disposer pour l'année en cours que nous serons en mesure d'établir un budget définitif et d'engager nos activités. Pensez-y, car nous n'avons ni subventions ni possibilité de nous financer à découvert. Dans le cas où vos cotisations tarderaient à rentrer, il faudrait réduire ultérieurement nos projets.

Toujours pour raison d'économie, nous ne vous adresserons pas de reçu ou de nouvelle carte (sauf aux nouveaux adhérents), à moins que vous ne le demandiez expressément.

Avec un grand merci pour votre fidélité, au plaisir de nous revoir en mai

Le Président



*Les professeurs Armando Coelho Ferreira da Silva et Venceslas Kruta
sur le site de Sanfins au Portugal*

JOURNÉE D'ÉTUDE 2010 LE TEMPS ET L'ESPACE DES CELTES

Ce samedi 15 mai 2010, «*Les conceptions de l'espace et du temps chez les Celtes*» ont réuni dans le cadre parfaitement approprié des Cordeliers les Amis des Études Celtiques pour leur cinquième Journée d'étude. Les participants ont pris un plaisir évident à se retrouver autour des organisateurs qui avaient une fois de plus parfaitement fait les choses. Le programme se prêtait aux larges perspectives : de la Préhistoire à l'Antiquité, de la terre au ciel.

Je joins à ce compte rendu quelques réflexions que m'a inspirées cette journée si riche.

Derrière les nombres, des réalités

Après un mot d'ouverture du Pr **V. Kruta**, qui a rappelé la nécessité de la confrontation interdisciplinaire dans l'élaboration des modèles explicatifs, **Philippe Jouët** s'est attaché à un domaine sur lequel on passe d'ordinaire assez rapidement, celui des «nombres» que l'on repère ici et là dans les textes, mais aussi dans les décors, en renvoyant trop souvent à une «symbolique générale» qui dispense de réfléchir à leur raison d'être et amène des interprétations vagues ou passe-partout. Or les nombres ne sont pas employés hors de tout contexte. Ils ne renvoient pas non plus à une numérologie intellectuelle, mais s'expliquent en relation avec les rythmes sociaux, saisonniers, rituels, sur lesquels sont construits les récits traditionnels connus par la celtique insulaire.

Le référent peut être une institution sociale : *cinq* provinces, *trois* fonctions ; une réalité spatiale, astronomique ou calendaire : *vingt-sept*, *cinquante-deux*, *trois quinzaines* ; une convention traditionnelle ou rituelle : *dix-huit*, etc. Pour éviter les errements on peut, notamment dans l'étude des *realia*, relever des constantes, voire des fréquences d'emploi de certains motifs, groupes de trois, de douze, etc., comme on le fait pour les représentations de divinités. Plusieurs cas peuvent se présenter, parfois avec des recoupements.

Philippe Jouët a rappelé que ces nombres ne font sens que dans le récit et que l'analyse doit porter sur des ensembles, faute de quoi elle se ramènerait, comme c'est souvent le cas, à des divagations d'humeur. L'étude de ces configurations fait partie de la reconstruction interne, qui reconstruit le système propre à la culture, où à l'expression culturelle, considérée. La comparaison, ici avec les autres données d'origine indo-européenne, est alors possible. La typologie, généraliste par nature, ne fournit pas des explications, mais des modèles utiles à l'explication.

Des mondes étagés

Xavier Delamarre, auquel nous devons un très précieux *Dictionnaire de la langue gauloise* a réexaminé la question des «mondes» et de l'arbre qui les réunit. Partant des noms de personnes vieux-celtiques que l'on traduit par «Roi-du-Monde» il explique linguistiquement ces désignations par référence aux trois niveaux d'une représentation cosmologique verticale : un monde céleste, un monde terrestre, un monde infernal, verticalité symbolisée par un arbre cosmique dont l'équivalent se retrouve chez divers peuples indo-européens : Yggdrasil des Germains, le pilier du monde védique.

Xavier Delamarre a proposé ensuite une étymologie du mot *druide* en rapport avec ces conceptions, comme «celui qui connaît l'arbre du monde», qui correspond à ce que disent les auteurs classiques. L'étymologie «les très-savants» n'étant pas à retenir, puisqu'il n'existe pas de préfixe intensif *dru-*, on en revient au rapport avec le nom du «chêne», mis en valeur par ce que nous savons de la tradition celtique continentale. Le rapport est-il indirect, avec *drew-* «sûr, certain», ou direct avec *derw-* «chêne» ? X. Delamarre opte pour la deuxième explication.

On peut rappeler ici que l'arbre est, dans les récits insulaires, et jusque dans l'hagiographie, une métaphore du bon roi (que la mauvaise parole peut abattre) tout autant que le point central de sa province, suivant une métaphore végétale

Une dernière remarque à ce sujet : V. Kruta a fait remarquer que si le «gui de chêne» mentionné par Pline le naturaliste à propos des druides n'a pas de propriété médicinale particulière, son exaltation ornementale pouvait s'expliquer par sa qualité de parasite aérien, image du souffle d'immortalité qui ne périt pas. Si les druides étaient, comme le propose X. Delamarre, des connaisseurs du chêne, n'étaient-ils pas aussi des connaisseurs du souffle, de l'*anima* (*awen*, breton *ene*), de la puissance non visible qui soutient toute réalité ?

Arbres préhistoriques

Les trois mondes reconnus par X. Delamarre renvoient à des représentations qu'on peut dire archaïques, ce qui incite à envisager les faits indo-européens. Les notions générales d'espace et de temps qui nous sont familières semblent absentes de l'univers conceptuel des Indo-Européens. On sait de reste que la description scientifique de leur contenu pose toujours, et posera toujours, de graves problèmes aux physiciens. **Jean Haudry** indique que la racine **meH-* «mesurer», sert autant dans le vocabulaire des mœurs, de la médecine et des institutions que dans la mesure de l'étendue proprement dite. Il rappelle la cosmologie primitive dans laquelle espace et temps sont

partiellement indissociables : le «ciel diurne» est une réalité temporelle et spatiale, comme le ciel-nocturne et les crépuscules.

Cette situation, celle des Indo-Européens les plus anciens, a marqué leur tradition et explique une partie des récits du monde celtique dont le cadre cyclique, annuel ou cosmique par homologie, est un archaïsme. Mais dans les époques historiques, les cosmologies sont devenues statiques, avec plusieurs niveaux, dont un solide, le Sol, et un infernal. La notion de pôle ne s'est pas perdue pour autant, ni celle des deux saisons de base. Où le ciel a été conçu comme une voûte solide, l'idée d'un pilier s'est imposée.

L'espace a été assimilé avec l'activité humaine. Tels sont le «vaste espace» qu'il faut traverser, et les espaces «étroits» qu'il faut franchir pour survivre, comme le fait le soleil aux *Angusti dies* de bout de l'an.

La société insulaire apparaît ainsi comme un conservatoire de traditions qui lui sont bien antérieures, dont certaines, paléolithiques, appartiennent au fond commun des Européens, dont d'autres relèvent d'une société différenciée et stratifiée de type néolithique, dont d'autres s'expliquent par la «société héroïque» de la protohistoire. Ces traditions ont survécu par leur usage symbolique, soutien de la cohésion morale et sociale du peuple.

Peu de peuples ont connu une expansion aussi large et des mouvements aussi constants que les Celtes, à toutes les époques. Leur histoire a donc tout à gagner, et pas seulement du point de vue des idées, à ces reconstructions méthodiques dont Jean Haudry augmente régulièrement la moisson.

Refuser a priori les données de la linguistique comparative et de la reconstruction culturelle, en particulier celle de la «religion cosmique», et leur exploitation dans le cadre de l'interdisciplinarité, condamne les chercheurs à tourner en rond, à ressasser des généralités sommaires sur les Trois fonctions sociales, qui ne constituent qu'une partie, récente, de la tradition et de la religion ; à refuser toute *périodisation* des données culturelles accessibles, comme si les Indo-Européens, et les Celtes avec eux, n'avaient pas évolué sur la longue durée ; à méconnaître le caractère cumulatif de la tradition, et cette notion elle-même, et la fonction synthétique de l'imagerie ; à se condamner à la stagnation méthodologique ; à refuser aux résultats de la recherche, et à ceux qui la mènent, une insertion normale dans le débat scientifique. Ce n'est pas, et il faut s'en réjouir, l'optique des Amis des Études Celtiques.

Persistance du calendrier celtique

Philippe Walter, directeur du Centre de Recherche sur l'Imaginaire de l'Université de Grenoble, nous livre une découverte qui élargit la problématique calendaire aux questions mythologiques.

Deux saints, Luge et Luglien, fêtés le vingt-trois octobre dans quelques paroisses des pays picards et wallons, rappellent étrangement certains aspects

du **Lugus* celtique (Lug irlandais, *Llew* et *Levelys* brittoniques, *Luhan* dans l'hagiographie bretonne). Philippe Walter retrouve dans leurs légendes le mythe du soleil cordonnier. La discussion qui s'ensuit met en évidence la pertinence d'autres motifs du récit : le charisme solaire, l'origine dioscurique du couple.

Le personnage de **Lugus* est extrêmement complexe. Il est impossible d'en rendre compte sans une étude des «Jumeaux divins» au plan indo-européen d'abord, celtique ensuite, incluant nécessairement une périodisation des faits accessibles et reconstruits.

L'association des Dioscures celtiques aux régions maritimes est assurée. Suivant Timée au -III^e siècle, «les Celtes riverains de l'océan ont une vénération particulière pour les Dioscures ; selon une de leurs antiques traditions, ces dieux sont arrivés par l'océan et il y a sur le littoral océanique bon nombre de désignations locales venant des Argonautes et des Dioscures» (Diodore, IV, 56, 4).

L'histoire du cordonnier, un corps de métier déjà rapproché de **Lugus* et des *Lugoves* par des dédicaces hispaniques, pointe dans deux directions : Dans le *Mabinogi* gallois Llew acquiert son nom par un exploit d'adresse, le lancer d'un projectile par lequel le jeune héros frappe à distance, sans contact, comme l'archer Apollon. À cette qualification artisanale qui montre l'aptitude du dieu à surmonter les épreuves d'adresse s'ajoute l'image d'un réparateur du jour et du soleil. Le cordonnier permet au soleil de reprendre sa marche, guérison céleste qui est l'un des offices des Dioscures indo-européens, chargés de ramener les biens de la belle saison de l'année.

Une nouvelle fois Philippe Walter montre que sous le vernis chrétien a persisté en Europe un système cohérent dont le clergé a dû tenir compte. Cet état de fait a duré, je crois, jusqu'à la fin du Moyen Âge. Alors, accompagnant la montée des États, de nouvelles références venues des clercs ont envahi les cultures orales et populaires. Avec la répression des «sorcières» et l'invention de la démonologie on assiste à un remplacement massif de l'imaginaire européen. Le couple de l'enchanteur et de la fée cède la place à celui du Diable et de la Sorcière, qui s'impose du XV^e au XVII^e siècle.

Cet exposé de Philippe Walter témoigne du fruit que peut tirer l'exploration des espaces qui sont à la limite des études médiévales, du folklore, de l'histoire des mentalités et des études celtiques. Dans une époque qui nous impose trop souvent de penser séparément des faits qui contribuaient jadis à l'unité de la culture, c'est une incitation à la collaboration interdisciplinaire. Infatigable explorateur de ces territoires, Philippe Walter nous fait participer à leur défrichement.

Sur la terre comme au ciel

Les études d'astronomie dans lesquelles excellent nos amis italiens ont révélé qu'il était possible de mettre en rapport des conceptions religieuses celtiques et des faits astronomiques. Le rapport n'est pas établi directement, mais par la confrontation de modèles. On sait que les constellations résultent d'un choix déterminé et nécessaire de repères saisonniers, utiles certes à l'agriculture, mais certainement aussi, et bien avant la néolithisation, aux déplacements des chasseurs et des pêcheurs, spécialement dans les régions septentrionales de l'Europe, celles où les «Ourses» ont acquis leur plus grande renommée.

Dans son exposé, **Silvia Cernuti** estime que la distribution presque symétrique des fêtes sur l'année celtique révèle leur caractère saisonnier. On ne peut les ramener à l'explication solaire pure et simple. La carrière solaire n'est qu'un élément de la conception. Les fêtes correspondent alors à des réalités climatiques plutôt qu'astronomiques (celles que bornent solstices et équinoxes). On peut émettre l'hypothèse que des événements stellaires réguliers, répétitifs, comme le lever héliaque de certaines étoiles, réglaient les rituels.

Cet exposé très dense permet de poser de nombreuses questions, dont celle de la correspondance entre les activités sociales et les patronages divins, avec leur imagerie stellaire, qui les justifie «du point de vue des dieux».

Il faut se représenter l'année celtique comme une roue à huit stations. Entre solstices et équinoxes se tiennent les fêtes intermédiaires. À vrai dire ces fêtes publiques et connues – car il y avait aussi des commémorations privées et certainement d'autres fêtes que nous ne connaissons guère – ne se réduisaient pas à des «jours de fêtes» mais formaient des périodes plus ou moins longues dont le contenu condensait une mythologie et une religion civile et politique *aussi bien* que cosmique ou agraire.

Une caractéristique majeure des *religiones* celtiques est de conjindre le cosmique et le politique, au point qu'il faut se tourner vers la reconstruction et le comparatisme indo-européen pour expliquer comment la «religion de l'année» et la «religion cosmique» peuvent coexister avec les réalités de la vie rurale. Le Dagda, dieu du Ciel-diurne, régule le temps, comme le Jupiter romain d'Horace, mais est devenu le garant du droit : avant le schème des Trois fonctions sociales, la détermination des grands dieux était cosmique. La réponse me paraît dans le caractère englobant de l'*Année* mythique, avec ses parentes l'Aurore, la Belle-saison et la Nuit, image de la puissance répartie entre dieux, démons, hommes et autres vivants.

À la suite de cet exposé stimulant, on ne peut que souhaiter le développement des enquêtes d'archéoastronomie dont les données, croisées

avec les modèles mythologiques et sociaux, nous feront mieux comprendre les mondes pluriels de nos ancêtres.

Alternance cyclique

L'existence de deux principes alternants dans un mouvement cyclique se retrouve tant dans les textes que dans le répertoire figuré des peuples celtiques. Le professeur **Venceslas Kruta** met en relation cette idée fondamentale – à laquelle nous ont habitués ses travaux, dont *La Cruche celte de Brno* montre amplement tout ce qu'on peut en attendre pour éclairer la «vue du monde» celtique –, avec divers thèmes de l'imagerie par une méthode qui est au fond parallèle à celle du commentaire mythologique. Dans les deux cas les images se présentent comme des condensés de savoirs qui supposent, en amont, des expériences intégrées par la culture et l'art. L'interprétation pose évidemment de nombreux problèmes qui obligent à ne pas se cantonner à une seule discipline.

Tenter l'interprétation des *realia* par le rapprochement avec ce que l'on connaît de la tradition des Celtes, de leurs conceptions sociales et religieuses, à travers les sources littéraires insulaires ou les témoignages des Classiques, ou par l'analyse du vocabulaire, ne se ramène pas à une comparaison. D'abord parce qu'on rapproche, dans toute la mesure du possible, des ensembles ; ensuite parce que ces ensembles ont fait l'objet d'une étude, voire d'une reconstruction interne, comme c'est le cas pour les données linguistiques et mythologiques. Ces élaborations préalables et distinctes sont indispensables pour éviter le cercle vicieux qui consisterait à interpréter l'image par des comparaisons immédiates, si séduisantes soient-elles, puis à justifier les textes par les images. Elle permet aussi de ne pas plaquer un vocabulaire vague, synthétiseur par défaut, sur ce que l'on décrit. On pourra ainsi proposer des modèles d'interprétation, qui serviront d'outils prospectifs. La méthode n'est pas sans analogies avec la typologie des sociétés, largement mise en œuvre par les préhistoriens, dont le but n'est pas de mener à des assimilations mais à la compréhension indirecte des faits en l'absence de référents explicites. Le terrain d'enquête va de la configuration des sites aux images du décor ou des monnaies. Plus important que de mettre un nom divin ou héroïque sur telle ou telle figure serait d'approcher les notions implicites, le sens des rituels, les formes de la religion dans l'organisation sociale. En retour, l'étude du décor suggère des rapprochements directs entre éléments qui ne sont pas évidents dans les textes. Les œuvres d'art appellent donc une lecture parallèle à la lecture des textes, pas seulement par la découverte d'un contenu, qu'après tout on pourrait interpréter superficiellement, ou ne pas interpréter du tout, ou se refuser à interpréter, mais par la construction même, qui met en œuvre une abstraction méthodique qui suppose un sens (notions et concepts), des

compositions, des combinaisons de ces schèmes, un vocabulaire redondant, des images, des signes, des énigmes intentionnelles, des archaïsmes, des innovations. Les figurations, surtout abstraites, ne peuvent guère rendre compte de la succession d'un scénario, des phases d'un discours. Ainsi, quel est l'«ordre» de lecture des scènes du bassin de Gundestrup, s'il y en a un ? Quelles sont les étapes par lesquelles on devient un «homme-cheval sommé du gui» comme à Reinheim ? L'art celtique appelle sa propre lecture, et Venceslas Kruta y excelle, continuant ainsi le chemin ouvert par les meilleurs des archéologues, dont le regretté Paul-Marie Duval.

Le professeur Kruta rappelle ensuite l'importance du végétal et de ses mutations. Rien n'évoque mieux la vie organique que le végétal, comme l'indiquent les métaphores familiales des lignées, des rameaux, etc. La référence végétale, autant que l'union des trois genres animal-humain-végétal renvoie plus à une *physiologie* qu'à une allégorie. Dans l'enchevêtrement des compositions décoratives, il est difficile d'établir une hiérarchie absolue homme-animal-végétal. En revanche, on pourrait se demander si le début de la vie n'était pas envisagé comme un stade végétatif, germinatif. Le végétal est aussi l'image narrative des *liens*, des connexions fondamentales, vitales, non humaines, qui forment les destinées. Insensibles aux contingences, ils expriment une vérité plus forte que la vérité d'apparence.

Des lignes sur le Sol

M. Yves Vadé nous a fait partager une bien surprenante et passionnante découverte, qui ouvre des horizons nouveaux. On sait, du moins pour la Celtique insulaire, que l'espace celtique est idéalement répartis en quartiers ou cinquièmes avec leurs centres religieux marqués par la toponymie, leurs moitiés symboliques, dont les divisions de l'Irlande mythique donnent les meilleurs exemples (sur lesquels on se reportera toujours à A. et B. Rees, *Celtic Heritage*, Londres, 1960). On connaît aussi le parcours calendaire et saisonnier des troménies bretonnes, dont celle de Lokronan-Koad-Nevet est la plus ample. César note que la géodésie, la dimension du monde et des territoires, était une préoccupation des druides. Poursuivant ses recherches sur ce sujet, Yves Vadé en arrive à la conclusion que les Celtes continentaux avaient entrepris de couvrir progressivement le vaste territoire de la Gallia, bien avant que les Romains ne lui appliquent leur propre système.

Je voudrais signaler ici un parallèle non négligeable : les recherches du grammairien breton F. Kervella, de l'érudit abbé Klerg, directeur de la revue *Barr-Heol*, et de l'historien A. J. Raude, ont mis en évidence pour la Bretagne des figures de triangles de dimensions constantes reliant des toponymes identiques, pour la plupart d'origine brittonique. Cela suppose une pratique de prise de possession du territoire qui a dû jouer un rôle dans l'installation des

premiers Bretons en *Letavia*. Cette question serait à reprendre, de même que celle des routes préhistoriques (de l'ambre, de l'étain, etc.).

Souhaitons chaleureusement à Yves Vadé d'avancer encore dans ses recherches, dont les résultats, valides et pertinents, prouvent une fois de plus la nécessité de l'esprit d'innovation dans nos études.

Cela n'est j'en suis sûr qu'une faible partie du contenu des interventions et qu'un faible écho des réflexions qu'elles auront suscitées dans notre auditoire. Le savoir se trouve souvent aux carrefours. Une chose est d'étudier un sujet, une autre, souvent tout aussi difficile, d'établir le contact et de favoriser les échanges entre tous ceux qui s'y intéressent. C'est le principe de la discussion mais aussi celui de la cordialité et de l'amitié.

Tous les participants ont reconnu une fois de plus l'efficacité et le dévouement des organisateurs de cette journée très réussie et fructueuse, que soutenait un excellent buffet. Que **Josette et Jean Pieuchot**, sans oublier **Annie Desforges, Jaroslava Josypyszyn, Nicole Jobelot** trouvent ici l'expression de nos remerciements.

Philippe Jouët

&&&&&&&&

VOYAGE D'ÉTUDE EN BAVIÈRE

Cette année l'association des Amis des Études Celtiques se propose d'organiser, fin septembre 2011, un voyage d'étude de 4 ou 5 jours sur les terres celtes du sud de l'Allemagne.

Nous prévoyons de visiter le site celtique de **Manching**, son oppidum et son musée celto-romain récemment aménagé.

Ingolstadt, dont la première mention écrite se trouve dans un capitulaire de Charlemagne daté du 6 février 806. Mais l'occupation du site remonte en fait à l'âge du Bronze. Ingolstadt a été la première capitale du Duché de Bavière

Munich, capitale de la Bavière depuis 1826, la ville allemande la plus riche en musées.

Et liée aux Celtes par l'esprit chevaleresque arthurien, la visite incontournable des châteaux royaux de **Neuschwanstein** et **Hohenschwangau**.

&&&&&&&&

COMPTE-RENDU DE VOYAGE

A la découverte des Celtes du Portugal

Du 5 au 9 octobre 2010, trente membres des Amis des Etudes Celtiques sont partis à la découverte des sites celtiques du nord du Portugal.

Le séjour s'est parfaitement déroulé. Seule, la pluie est venue troubler le plaisir du voyage, excepté, fort heureusement, au moment des visites archéologiques.

Nous étions logés, les cinq jours, à l'hôtel Guimarães qui nous a donné entière satisfaction. Nous avons également beaucoup apprécié les déjeuners gastronomiques dans de très beaux cadres, et le confort des cars qui nous ont transportés.

Notre guide, Lina, cultivée, aimable et efficace nous a livré de façon plaisante et dans un très bon français, ses connaissances sur l'histoire de son pays.

Quant au professeur Kruta, comme à son habitude, il nous a parfaitement renseignés, tout au long du séjour, sur les Celtes au Portugal, leur donnant toute la place qu'ils méritent dans le vaste contexte européen de ces lointaines époques.

Nous avons visité deux sites celtiques : la Citânia de Sanfins et celle de Briteiros. Le site de Sabroso, mentionné dans le préprogramme, n'est plus ouvert au public.

Notre premier contact avec les Celtes du Portugal s'est effectué par la visite du musée Martins Sarmiento à Guimarães, du nom du célèbre archéologue né en cette ville, en 1833. Dans ce musée sont exposés des objets provenant des fouilles du Castro de Sabroso et de la Citânia de Briteiros.

A partir de 1875, Francisco Martins Sarmiento a dirigé de nombreuses campagnes de fouilles et il a grandement contribué à la reconnaissance du caractère exceptionnel de ces sites par la communauté scientifique. Il a également assuré leur préservation, allant même jusqu'à acheter les terrains de la Citânia de Briteiros



Vestige d'un ancien monastère, le cloître gothique (intégré au musée archéologique), abrite des pièces intéressantes telles des pierres tombales gravées de roues solaires, toutes différentes, ou encore les deux grands guerriers portant leur petit bouclier rond. On peut voir aussi une très belle porte au linteau et aux montants décorés d'entrelacs, ourlés par un cordon.

Au premier étage sont exposés, des collections de tessons de poteries, des fibules, des pierres taillées et une pièce unique en bronze qui doit être un char initiatique

Statues de guerriers (Musée Martins Sarmento)

*Char initiatique
(Musée Martins
Sarmento, Guimarães)*





Citânia de Sanfins

La visite de la Citânia de Sanfins, sous la conduite de son directeur, le professeur Armando Coelho Ferreira Da Silva et du professeur Kruta, a été très captivante. Nous avons été impressionnés par l'étendue du site fortifié (plus de 15 ha) et par son plan d'urbanisme. Une unité résidentielle reconstituée donne une idée de la disposition des habitations circulaires ou quadrangulaires. L'établissement de bains est réputé pour sa Pedra Formosa sobrement ornée. L'œil est attiré par une silhouette métallique, dressée une éminence, à l'emplacement d'une statue de guerrier.



Musée de Paços de Ferreira

Les éléments retrouvés ont permis de reconstituer partiellement la statue que nous avons pu voir au musée de Paços de Ferreira. On peut y admirer également un trésor monétaire en argent et en or.

Quelques mots sur Guimarães, notre lieu de résidence et berceau de la royauté portugaise. En 1095, le roi de Castille et Léon, Alphonse VI offre à Henri de Bourgogne, le *comté de Portucale* (Portus Cale), région située entre Douro et Minho pour le récompenser de son aide dans la Reconquête sur les musulmans et lui accorde la main de sa fille Teresa. Leur fils Alfonso Henriques se proclame roi en 1140 et, de ce fait, devient le premier roi du Portugal. C'est seulement en 1256 que le roi Alfonso III transfère sa capitale de Guimarães à Lisbonne

Cette cité médiévale est bien conservée. L'imposant château en granit où naquit Alfonso Henriques, domine la ville basse aux rues étroites bordées d'élégantes façades ornées de balcons en bois. Les rues pavées, les trottoirs et les allées décorés de pavés noirs et blancs sont une particularité de la vieille ville.

Un des moments les plus importants de notre voyage au Portugal a sans aucun doute été la découverte du site de Briteiros.



Construction circulaire (Citânia de Briteiros)

Nous avons commencé par visiter le musée de la «Culture Castreja» installé dans le «Solar da Ponte» : ce manoir, entouré d'un beau parc, a été la résidence de la famille de Francisco Martins Sarmiento. La salle principale du musée rend hommage à l'archéologue. Les autres salles abritent notamment des stèles dressées ornées de motifs celtiques. Mais la pièce maîtresse est la «Pedra Formosa» richement décorée de l'un des deux établissements de bains du site.

La Citânia de Briteiros est située sur un petit promontoire appelé mont de São Romão non loin de la rivière Ave, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Guimarães.

En partant du centre d'accueil, on emprunte la rue principale orientée sud-est/nord-ouest. Le long de celle-ci, nous avons vu des constructions circulaires comme rectangulaires.

Une des caractéristiques de la Citânia de Briteiros réside dans la diversité de la structure de ses unités d'habitation. Nous avons observé également que l'acropole était entourée d'un rempart épais d'environ un mètre environ et nous avons pu apercevoir les autres lignes de murailles.

Nous avons continué notre visite en suivant l'axe nord est/sud-est. A proximité s'élèvent deux maisons entièrement reconstituées selon les directives de Martins Sarmiento. Même si leur réalisation comporte des inexactitudes, ces reconstructions suggestives ainsi que les vestiges que nous avons pu voir permettent de mieux comprendre la structure des unités d'habitation. Sur chaque parcelle délimitée par des murs, vivait une famille. Au centre, les bâtisses circulaires, parfois vastes, étaient habitées par le noyau familial. D'autres constructions à proximité, étaient destinées au reste des membres de la famille. A côté de ces habitations se trouvaient des locaux où on rangeait vraisemblablement les outils et peut-être même de la nourriture. La famille se retrouvait dans la cour centrale où chaque membre se consacrait à ses tâches quotidiennes ou à ses activités artisanales.

En contrebas du plateau on aperçoit les fondations de la Maison du Conseil, lieu supposé où les chefs des familles les plus importantes se réunissaient, pour prendre les décisions relatives à la vie de la communauté. De là une rue à degrés, à pente très raide, mène à

l'établissement de bains -très bien conservé- découvert fortuitement dans la première moitié du XX^e siècle



Pedra Formosa (Musée de la Culture Castreja , Briteiros)

Nous avons visité également Braga, charmante cité traversée par le rio Este. A l'époque romaine *Bracara Augusta* était la capitale du territoire des Celtes Bracari. Sous Vespasien elle devient le siège du *conventus bracarenensis*. De ce fait, elle acquiert une grande importance économique et religieuse dans tout le nord-ouest de la péninsule ibérique.

Dans le centre ville, nous avons remarqué les façades des maisons ornées de carreaux de faïence aux couleurs vives, la cathédrale, construite au XI^e siècle par Henri de Bourgogne et remaniée entre les XVI^e et XVIII^e siècles, la sévère façade du palais épiscopal adoucie par le beau jardin qui s'étale au pied de la muraille.

Sous une pluie battante, la pittoresque vallée du Douro avec ses vignes étagées en terrasses sur les versants escarpés des collines ne nous est pas apparue sous son meilleur jour. C'est là, dans les chais des quintas (les propriétés terriennes de la région), que sont élaborés le *vinho verde* et le *vin de Porto*. Ces vins du «Haut Douro» sont en suite acheminés de Peso da Régua dans le district de Vila Real vers Vila

Nova de Gaia située sur la rive gauche du fleuve, en face de Porto, pour être expédiés ensuite dans le monde entier

Nous nous sommes arrêtés également, toujours sous une pluie battante, à Amarante (ville qui doit son nom au centurion romain Amarantus) pour visiter la célèbre église du monastère de São Gonçalo. A l'intérieur, le mobilier est de style baroque en bois doré ; le saint, qui vécut au XIII^e siècle, repose dans une chapelle, où il est l'objet d'une grande vénération. Autre monument important, le massif pont qui enjambe le rio Tâmega, symbole célèbre de la résistance portugaise aux invasions napoléoniennes.

Nous ne pouvions pas venir au Portugal sans visiter, même brièvement, Porto. Une promenade en bateau sur le Douro nous a permis d'apercevoir les édifices emblématiques de la ville : sur la rive droite, les maisons colorées tout en hauteur du quartier de la Ribeira ; sur la rive gauche, les chais de Vila Nova de Gaia, où vieillissent les portos. Plusieurs ponts enjambent le fleuve, les plus célèbres sont les constructions métalliques de D. Luis I et Maria Pia.

Au fil de nos promenades à pied dans la ville, nous avons découvert le symbole architectural de Porto : la tour dos Clérigos avec ses 74 mètres, la plus haute du Portugal. Parmi les curiosités on peut voir les azulejos de la gare centrale. La cathédrale n'a d'intérêt que pour son emplacement avec son esplanade qui surplombe la vieille ville.

Autre curiosité, la librairie Lello avec sa façade «Art nouveau», son spectaculaire escalier central à double circonvolution attire de nombreux visiteurs.

Nous avons terminé notre séjour avec la visite du musée national Soares dos Reis, (du nom d'un célèbre sculpteur). Les peintures et sculptures retracent l'histoire de l'art portugais depuis le XVI^e siècle à nos jours.

Annie Desforges & Jaroslava Josypyszyn
texte et illustrations



Conférences/Visites

Le Groupe Île-de-France de Mythologie Française

Association culturelle française pour l'étude des légendes et des mythes

Siège : 3 quater rue d'Alsace Lorraine – 78530 Buc

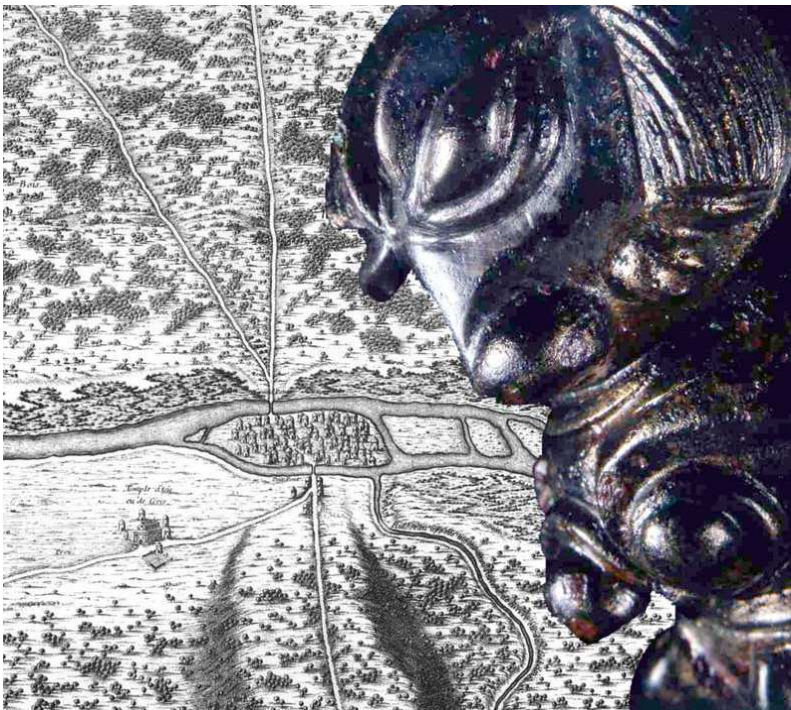
Mèl: contact@mythologie-iledefrance.fr et Site: www.mythologie-idf.fr
invite le professeur **Venceslas Kruta**, Directeur d'études émérite de
Protohistoire de l'Europe à l'École Pratique des Hautes Études et
président de notre association, pour une conférence sur le thème :

"Origines des Parisii et leur oppidum central, Lutèce"

le mercredi 9 février 2011 à 19 heures

Mairie du 9^{ème}, Salle du Conseil

6 rue Drouot, Paris - entrée libre



Quelles sont les origines du petit peuple celtique qui laissa son nom à Paris ?

Pendant des siècles se sont multipliées les conjectures les plus variées, dont celle qui associe son nom au héros de la guerre de Troie ! Pour les temps lointains d'avant César, seule l'archéologie peut tenter d'apporter une réponse.

Anciennes et nouvelles découvertes semblent converger aujourd'hui et fournir un dossier suffisamment solide pour affronter utilement la question.

Et le chef-lieu des Parisii, Lutèce, se trouvait-il vraiment à Nanterre, comme on l'a prétendu récemment ?

L'examen du dossier montre qu'il n'est pas nécessaire de réécrire la Guerre des Gaules...l'île de la Cité reste malgré tout le meilleur candidat.



D'autre part, l'**Association France Celtique** (AFC) organise, en partenariat avec le magazine *KELTIA*, sous la conduite de l'archéologue Christian Charamond qui a fouillé le site gaulois de Chelles (où les éléments d'un port des Parisii, situé sur un bras mort de la Marne, ont été mis au jour) une visite de l'exposition qui rassemble les résultats de ces fouilles.

Rendez-vous le **dimanche 6 mars 2011 à 14h**. Gare RER E "Chelles-Gournay", sortie côté Mairie, en tête de train ou à **14h30** à l'entrée du Musée Alfred-Bonno, 2 Place de la République, à Chelles

Une autre conférence organisée par le **Groupe Île-de-France de Mythologie Française** aura lieu le **mercredi 11 mai 2011 à 19 h**. (mairie du 9eme, salle du Conseil, 6 rue Drouot (métro Richelieu Drouot - entrée libre). D. Hollard, conservateur au cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, traitera du sujet suivant : "*Que nous dit l'iconographie monétaire de la mythologie des Parisii ? Images monétaires celtiques : les dieux, le cosmos, la guerre*"



EXPOSITION CELTIQUE EN SARRE

Les Celtes. Druides. Princes. Guerriers.

La vie des Celtes à l'âge du fer, il y a 2500 ans

Les régions de Sarre, Rhénanie-Palatinat, Luxembourg, Lorraine et une partie de la Belgique du sud présentent, pour la première fois, 1650 objets exposés dans la Salle des Soufflantes du Patrimoine Culturel Mondial Völklinger Hütte. Cette exposition reconstitue la vie quotidienne des Celtes telle qu'elle se déroulait il y a 2.500 ans.



Du 20 novembre 2010 au 22 mai 2011
Ouvert tous les jours à partir de 10 heures
<http://www.voelklinger-huette.org/>

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

IVe Section - Sciences historiques et philologiques

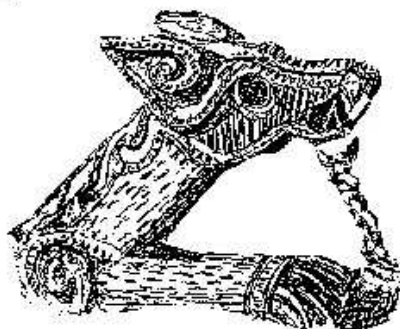
Secrétariat : 19 avenue du général Leclerc - 75014 Paris F

tél : 01 43 21 42 77

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1 270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pleuchot